

Propos recueillis par ALEXIS LACROIX

ENTRETIEN

Internationalisme

Bernard-Henri Lévy ne fait rien comme tout le monde. Tandis que la planète se claquemurait pour échapper au Coronavirus, ce « déconfiné » à contre-cycle s'évertuait, lui, à enjamber les fuseaux horaires. Muni de son éternelle chemise blanche et d'une veste de costume foncée, il s'est rendu sur quelques-uns des théâtres d'opération les plus décisifs du moment, ceux qu'escamote l'affairement médiatique : la Somalie, le Donbass, le Kurdistan syrien, ou encore Lesbos. Cela donne un livre sombre, hanté, un essai de combat lesté de choses vues mais aussi de choses lues qui illuminent ses anxiétés, de Byron à Malraux, de Pasolini à Roger Stéphane : *Sur la route des hommes sans nom*.

Lévy, dont chacun connaît les idées fixes, y redit sa foi, généreuse, dans un humanisme internationaliste, évoque ce qui lui semble être la vérité de sa trajectoire, convoque les figures tutélaires de son panthéon personnel. Et, à l'heure où les extrémismes et le relativisme font triompher les pires quant-à-soi, il n'hésite pas à affirmer sa conception bien à lui du métier de l'intellectuel : celui, ou celle qui ose s'aventurer dans les coulisses de notre monde mondial. *Actualité juive* l'a rencontré pour broser un large tour d'horizon de l'actualité. ■ A.L.



Bernard-Henri Lévy, *Sur la route des hommes sans nom*, Grasset, 20 euros, 272 pages.

Bernard-Henri Lévy

« Le Hamas veut casser les accords d'Abraham »



©ALEXIS DUCLOS

Actualité Juive Vous le suggérez dans *Sur la route des hommes sans nom* : la guerre d'Espagne « n'est pas terminée ». C'est-à-dire, plus précisément ?

Bernard-Henri Lévy : C'est très simple : proclamer, comme je le fais, que la guerre d'Espagne n'est pas une parenthèse refermée, c'est 1. reconnaître que le tragique est l'étoffe même de la condition historique ; 2. admettre que nous n'en avons jamais fini avec l'histoire ; 3. affirmer qu'il est urgent de résister au vertige de l'amnésie programmée - qui, le plus souvent, jette la vie publique contemporaine dans le trou noir de l'insignifiance. Ce présent sans mémoire où nous sommes claquemurés est, aussi, celui de tous les dangers. Plus le désert de l'oubli croît, plus grandissent aussi les périls - et plus enflent cette éventualité que le pire s'actualise. C'est une loi de la gravitation politique. Elle s'est toujours vérifiée. Je n'y peux rien. En faisant mon métier d'intellectuel, je veux juste rappeler cette loi. Et dire aussi, au passage, que nous sommes, même à notre corps défendant, les héritiers du terrible et glorieux vingtième

siècle. Toujours repartir de ça, oui, pour penser ce qui nous arrive. Le fascisme, sans doute, a muté. Celui qui guette notre actualité, n'arbore pas les Chemises brunes des mussoliniens. Mais c'est un fascisme. Un vrai. Létal. Et il faut l'envisager dans son irréductible noirceur.

Trois récits se sont disputés le monopole de l'interprétation du monde post-communiste. Il y a eu la thèse dite de la « fin de l'histoire », défendue par le politologue Francis Fukuyama. S'y est opposé son adversaire, Samuel Huntington, tenant de l'idée d'un « choc des civilisations ». Enfin, le journaliste Thomas Friedman a proclamé qu'aucun obstacle n'existait plus à l'édification d'un monde lisse, "plat". Qui a eu raison ?

B-H.L. : Personne.

Personne ?

B-H.L. : Oui. Personne. Les trois se sont trompés.

Comme vous y allez !

B-H.L. : Écoutez ! Dans *La pureté dangereuse*, que j'ai publié en 1994,

je disais déjà que les « narratifs » de Fukuyama et de Huntington étaient symétriquement faux. J'avais l'ambition d'en fabriquer un autre, alternatif. Et c'est ce que j'ai fait, depuis plus de vingt-cinq ans. Bien moins démenti par les faits.

Lequel ?

B-H.L. : Le schéma, disons, d'une histoire repartie de plus belle, hors de ses gonds, dont un régisseur diabolique aurait pris le contrôle et dont il aurait fait un laboratoire macabre où s'usinent, depuis, des alchimies monstrueuses et des hybrides barbares à la capacité de destruction illimitée : impérialisme néo-ottoman, panslavisme revisité façon Poutine, islamisme radical, fascislisme (que je nommais comme tel, dès cette époque, en l'assortissant de la conceptualisation de la volonté de pureté et en y voyant la troisième grande étape, le troisième grand « variant » du fascisme...), etc

Oui, l'idée, très forte, d'une matrice philosophique commune aux différentes « tentations totalitaires » : la « volonté de pureté »...

B-H.L. : C'est cela. Comprendre les barbaries contemporaines, en écrire l'archéologie et mettre à nu les mécanismes de leur sidération, tout en élaborant des stratégies de résistance à leur emprise - cela aura été, tout compte fait, une des grandes affaires de ma vie d'« être pensant ».

Le livre de Fukuyama a pointé les progrès du sentiment et de l'aspiration démocratiques. Ces derniers sont à l'œuvre dans de larges régions du globe, de l'Inde à l'Indonésie et de nombreux pays d'Afrique... Bizarre que vous ne reconnaissiez pas cela...

B-H.L. : Si, je vois cela. Mais je vois aussi l'inverse. Vous avez partout, certes, au sein des peuples, cette aspiration que vous dites. Mais vous avez aussi une autre aspiration, une autre postulation, un autre « nouveau » qui s'invente sous nos yeux,

depuis trois décennies, et qui est, lui, une prime au pire. Et, entre les deux, une bataille acharnée, une guerre sans merci – qui est, dans chaque zone géopolitique, la vraie guerre de civilisation de notre temps. Ca peut changer, naturellement. Mais, à l'heure où nous parlons, c'est le pire qui tend à l'emporter. Je vois partout le désert du despotisme et des nouveaux totalitarismes qui étend sa désolation, sa lèpre.

Vraiment?

B-H.L. : Prenez la Russie. Vous croyez sincèrement que les cent-cinquante millions de Russes, sous le chantage des manipulations poutiniennes, sont à la veille d'un nouveau matin de la liberté ? Et l'Iran, plus bunkérisé que jamais dans son « amok » atomique ? Et la Chine, dont je n'ai pas besoin de vous rappeler le sort qu'elle réserve aux Ouïghours ?... Quant aux menaces, en Europe même, que les partis populistes et leurs alliés illibéraux font peser, elles sont si manifestement actuelles qu'il est inutile de s'y appesantir davantage. Non, vraiment, je le maintiens – quitte à me fâcher avec une cohorte de professeurs Pangloss : nous traversons une « basse époque » de la liberté.

Coup sur coup, depuis le départ de Trump, elle a été stoppée, d'abord par Mario Draghi, qui a balayé le « salvinisme » en Italie, Mark Rutte qui a tenu face aux populistes hollandais, et l'AfD, le parti d'extrême droite, qui commence à marquer le pas en Allemagne...

B-H.L. : Mais non ! Élargissez votre focale. Les « illibéraux » ne sont pas si déroutés, ou désemparés, que vous semblez le suggérer. Et la défaite de Trump n'a, au fond, guère compliqué les choses pour eux. Franchement, Marine Le Pen, qui appelle à l'insurrection avec un quarteron de généraux nostalgiques du putsch d'Alger, vous semble perdue ? Bien sûr, on peut s'interroger sur l'aptitude d'une dirigeante aussi factieuse, sur ses mauvais réflexes, sur son racisme, sur son hostilité au port de la kippa, etc ; mais, en attendant, sa capacité de nuisance est immense. La destruction de la discussion publique à laquelle elle et ses soutiens se livrent sans relâche, est redoutable. Abîme nos institutions. Anémie notre démocratie. Le calme, l'indifférence et l'insoutenable légè-

té avec laquelle, à droite, à gauche, de tous côtés, des « petits mufles réalistes », comme les appelait Georges Bernanos, envisagent l'éventualité de son élection me glace le sang. Vous connaissez l'argument de tous ces gens : « *Trump a bien gagné en Amérique, il a fait son mandat, et l'Amérique est toujours là* ». À vomir... Et puis, n'omettez pas un autre élément – important – du tableau : l'état de la gauche.

Plus que jamais, en 2021, un « grand cadavre à la renverse » ?

B-H.L. : Le destin de la social-démocratie reste tragiquement hypothéqué par l'aggravation des radicalités antirépublicaines – mélenchonistes ou écologistes. Tout cela donne un



©MARC ROUSSEL

champ idéologique, à mon avis, particulièrement explosif et largement hostile au libéralisme démocratique.

Le néo-rooseveltisme de Biden va-t-il, quand même, rétroagir sur les gauches européennes ?

B-H.L. : Espérons. Pour l'instant, prudence !

Pourquoi ?

B-H.L. : Pour une raison simple : ce qui transfuse, d'une rive à l'autre de l'Atlantique, et d'une gauche à l'autre, c'est plutôt le relativisme woke et le crypto-indigénisme des campus « décoloniaux » ; c'est plutôt, oui, le sacre terrifiant de la race par des antiracistes proclamés...

En 2011, vous expliquiez chercher une réconciliation entre « Israël » et « Israël » ? Dix ans plus tard, n'est-ce pas Trump et Netanyahou qui ont commen-

cé à donner corps à ce projet ?

B-H.L. : Oui, c'est vrai. Ces accords d'Abraham sont l'un des imprévus les plus lumineux de notre histoire récente.

Pourquoi ?

B-H.L. : Car ces fraternisations entamées de l'État juif avec plusieurs de ces voisins arabes constituent une triple révolution copernicienne. Pour la conscience juive. Pour la conscience arabe. Et pour la conscience des nations. Certains de mes amis tunisiens, égyptiens et libyens, dans la séquence de 2011 que vous évoquez, ont allumé des lumières qui produisent en différé leurs effets bénéfiques.

écrit tel ou tel editorialiste...

Pourquoi?

B-H.L. : Pour une raison simple : face à la destructivité d'islamistes et de djihadistes qu'agglutine le Hamas, il n'y a pas de stratégie idéale. C'est un fait : dans un paysage régional où nous voyons, comme nous venons de l'évoquer, le meilleur s'annoncer dans le sud sunnite, il faut aussi penser le pire, et les artisans du pire : ils n'ont pas désarmé. Et leur adresse ultime, leur quartier général, bien sûr, se trouve à Téhéran. Ils feront tout, je dis bien tout, pour fragiliser, voire casser, ce trésor que sont désormais les accords d'Abraham. Pourtant je pense, oui, comme Benny Gantz, le ministre de la Défense, qu'au prix d'efforts accrus, la nation juive va rassembler ses forces et tenir bon.

Les accords d'Abraham, c'est une radiation lumineuse qui foudroie la machine à produire du fanatisme dans le monde arabe ?

B-H.L. : C'est radiation contre radiation. Les bons rayonnements réparateurs contre les radiations malignes. Le match, pour l'heure, paraît de nouveau indécidable. Mais le basculement géopolitique est immense. Et ces pionniers qui ont œuvré pour qu'Israël et les Emirats arabes unis scellent leur alliance, ont réussi ce que nous avons raté en 2011.

Pourquoi, d'après vous ?

B-H.L. : Parce que la situation a mûri. Parce que les Abu-Dhabiens, en 2021, sont plus puissants, et assurés d'eux-mêmes, qu'ils ne l'étaient en 2011 et que ne l'étaient, bien sûr, les Libyens qui sortaient, sonnés, d'un demi-siècle de dictature. Et parce qu'ils viennent d'infliger, avec leurs amis soudanais, marocains, demain sans doute saoudiens, le plus beau démenti possible à une pensée qui me glace, et que nous avons évoquée tout à l'heure : celle de Huntington. Maintenant, oui, la fraternité va aller vite.

Vous croyez ?

B-H.L. : Oui. Parce que conjugaison des puissances. Alliance des créativités. Et une audace politique qui me semble aussi bien répartie d'un côté que de l'autre.

Et la cause palestinienne ? On en fait quoi ?

B-H.L. : Là aussi, une sorte de miracle s'est opéré. Elle semble en train de se dissoudre dans ses propres contradictions, impasses et parfois mensonges. Et l'hypothèque qu'elle faisait peser sur l'idée même d'un rapprochement

**EN FRANCE, EN AFRIQUE DU SUD OU AUX ÉTATS-UNIS,
LE PATRIOTISME ISRAËLIEN A SES ADEPTES QUI NE SONT PAS
DES RÉSIDENTS DE HAÏFA OU DE BEER SHEVA**

d'Israël avec son environnement régional arabe, a été levée. Ça ne veut pas dire que les Palestiniens n'ont pas de droits. Ils ont des droits, bien sûr. Ils méritent un Etat. Mais à condition de ne pas entraîner le monde dans un chantage éternel. C'est ma position, inchangée, depuis 50 ans.

Sans Benyamin Netanyahu, les accords d'Abraham se retrouvent-ils fragilisés ?

B-H.L. : Non. Méfiez-vous du « bi-centrisme »... Pour connaître de l'intérieur certaines des négociations qui ont été conduites, pour avoir une connaissance intime d'Israël, je peux vous dire qu'il ne faut exagérer le rôle de tel ou tel dirigeant. Les accords sont l'œuvre d'un « collectif » où vous trouvez de grands serviteurs de l'Etat d'Israël, le Mossad, des généraux israéliens très influents, des Américains qui, comme mon ami Tom Kaplan, ont fait le pont avec Abu Dhabi, etc...

Aujourd'hui, la puissance d'Israël apporte-t-elle un appui à la famille des démocraties ?

B-H.L. : Israël a maintenu son éclat et affirmé son rayonnement depuis longtemps. Très longtemps. Même quand ses relations avec les Etats-Unis étaient plus étroitement symbiotiques qu'aujourd'hui. Et même avant la « vaccination nation ».

Sauf qu'aujourd'hui, ce qui change la donne, c'est une autonomisation très assumée de la 8^e puissance mondiale...

B-H.L. : Cela fait belle lurette que l'Etat juif n'est plus si dépendant que cela de la météo de Washington ! Et qu'il se fiche, plus que vous ne semblez le croire, de l'humeur des dirigeants américains... Il vit sa vie. Il fait de la politique. Il remporte des victoires sur l'antisionisme. Il tient en respect ses ennemis. Il gagne de nouveaux alliés. Il affirme jour après jour, sur tous les terrains, sa force tranquille et son excellence. C'est vrai au moment de l'idylle avec Trump. C'était vrai quand Obama le lâchait aux Nations unies. Cela restera vrai demain.

Comment ce credo universaliste s'articule-t-il avec le patriotisme israélien ?

B-H.L. : Par le fait qu'Israël est une nation-idée. Une nation plurieth-

nique, qui accueille des femmes et des hommes venus des quatre coins du monde. Israël est le plus internationaliste des pays au monde.

Néanmoins, Israël n'a pas hésité, notamment au cours de la dernière année, à utiliser pleinement ses prérogatives d'État-nation, en refermant sans hésiter ses frontières...

B-H.L. : D'accord. Mais, pendant la crise sanitaire, toutes les démocraties ont fait ça. Toutes ont joué avec l'idée de fermer leurs frontières. Rien d'original. Cela dit, je n'ai pas aimé, pour ma part, que des ressortissants israéliens soient empêchés de rentrer chez eux...

Pourquoi ?

B-H.L. : Je reste convaincu qu'il y avait moyen, pour tous les pays, de lutter contre la propagation du virus sans se barricader. Sans céder à l'obsession confinée des lignes Maginot. Sans devenir fou... Bon. C'est mon désaccord politique avec le gouvernement français comme avec celui de Benyamin Netanyahu. Mais il n'entame, évidemment, en rien ma fidélité à Israël et mon amour pour ce pays. D'autant que, franchement... Soyons sérieux... Dans la longue et belle histoire d'Israël, ces quelques mois de frontières fermées, c'est quoi ? Une péripétie politique... Ni plus, ni moins. Et ce qui compte infiniment plus c'est le paradigme, indissociable de l'utopie sioniste, qui veut que la frontière d'Israël n'est, justement, *jamais refermée*, car les juifs de la diaspora partagent avec les Israéliens une communauté de destin. Ça, c'est un événement ontologique considérable.

Une proposition a été faite avant la crise sanitaire : que tous les juifs du monde puissent acquérir la nationalité israélienne sans résider en Israël...

B-H.L. : C'est Pierre Besnainou, il me semble, qui a proposé cela. Et je trouve que c'est un bel horizon. S'il y a bien un pays habermassien, un pays qui peut envisager une sorte de « patriotisme constitutionnel » à destination de tous les juifs du monde – eh bien c'est Israël. En France, en Afrique du Sud ou aux Etats-Unis, le patriotisme israélien a ses adeptes qui ne sont pas des résidents de Haïfa ou de Beer Sheva. Et qui ne le seront peut-être jamais.



Vous n'avez pas pensé à demander la nationalité israélienne. Pourquoi ?

B-H.L. : L'histoire, d'abord, n'est pas finie. Qui sait ? Cela dit, il y a une chose. Les papiers d'identité, dans mon cœur, n'ont jamais été ce qui compte le plus. Dans une famille comme la mienne, française d'Algérie, on est français par la lettre et par l'esprit, par le patriotisme, par le sang versé, mais on sait, de longue mémoire, que la détention d'un passeport est chose contingente.

Vraiment ?

B-H.L. : Oui, vraiment. Et, en ce qui concerne Israël, le vrai *kavod*, à mes yeux, le seul vrai *kavod*, c'est de voir un peu de mon amour d'Israël consacré par un doctorat honoris causa dans l'une des pépinières d'excellence de la nation juive – l'université hébraïque de Jérusalem ou l'université Bar-Ilan... Ça, seulement, m'emplît de joie et me rend fier...

Quand vous "crapahutez" ici ou là, quelle est la part de ce « patriotisme israélien » ?

B-H.L. : Ce qui est déterminant, dans ces aventures, c'est la conception que j'ai de l'être juif – escorter les peuples affligés sur le chemin de leur rédemption. Mon « patriotisme israélien », c'est encore autre chose...

Que voulez vous dire ?

B-H.L. : Que chaque fois qu'Israël a été en danger, menacé, dans la peine, je me suis rendu en Israël, aux côtés des Israéliens. En juillet 2006, lorsque je réalise un reportage avec une unité d'élite de Tsahal que j'accompagne en territoire libanais. Lorsque la guerre des Scud déferle sur l'agglomération de Tel Aviv en 1991. A Gaza où j'accompagne, encore, une unité israélienne et raconte, à mon retour, qu'on est loin de la « guerre totale » que les commentateurs anti-israéliens imputent à l'Etat des Juifs. Ou, plus tôt encore, en 1967, lorsque l'Etat juif subit l'attaque éclair des armées arabes pendant la guerre des Six Jours ; j'ai beau, alors, être un très jeune gauchiste, mon réflexe est infalsifiable : il me faut me rendre, au plus vite, en Israël. Injonction d'une fidélité absolue, inconditionnelle, sans réplique et sans faille...

Vous êtes, comme l'auteur de *Totalité et Infini*, un philosophe de l'évasion ?

B-H.L. : Oui, je n'ai sans doute rien fait d'autre que cela ! M'arracher. Me décentrer. Me dépandre des évidences natives. Philosophe de l'évasion ? Si vous voulez... Je tente, chaque jour, d'être un intellectuel qui s'émancipe de son narcissisme confiné – pour aller vers les hommes les plus autres possibles. J'ai passé l'année qui vient de s'écouler à observer des visages, à recueillir des récits et à me rendre attentif à des vies infiniment éloignées de la mienne et que j'ai mises à la place de mon existence – et inversement. Et je crois que ce n'est pas terminé ! ■

FRANCHEMENT, MARINE LE PEN, QUI APPELLE À L'INSURRECTION AVEC UN QUARTERON DE GÉNÉRAUX NOSTALGIQUES DU PUTSCH D'ALGER, ELLE VOUS SEMBLE PERDUE ?

ESSAI

Il hait les indifférents

A] Depuis ses années de formation à l'École normale de la rue d'Ulm, le philosophe a fait de la « pratique théorique » une ligne de conduite et d'existence, à la rencontre d'« autres toujours plus autres ». Il s'en explique.

Au cours de la tumultueuse année 2020, le philosophe Bernard-Henri Lévy n'a pas chômé. Il a voyagé – aux quatre coins du globe. Pour y rencontrer des femmes et des hommes que des guerres presque oubliées exproprient de leurs droits élémentaires. *Sur la route des hommes sans nom* se veut un hommage à leur courage, à leur persévérance, à leurs supplices – l'archive de leur fragile humanité.

Le directeur de la *Règle du Jeu* a eu vent, il y a presque un an et demi, des exactions commises par la milice des Fulanis contre les chrétiens du Nigeria. Un massacre passé sous les radars de l'opinion mondiale. Sans attendre, il s'y rend, accompagné d'un cameraman. Pour comprendre. Pour témoigner. Et, explique-t-il ici, pour déjouer la fatalité de l'indifférence et du zapping blasé – face à l'irruption du « dégueulasse ».

État de Kaduna, Nigeria centre. « Je suis allé à Godogo, où j'ai filmé le témoignage d'une jeune évangéliste, Jummi Victor, très belle, à qui il manque un bras – mais elle a une façon de se tenir, un peu de biais, qui fait qu'on ne s'en avise pas tout de suite. » C'était le 15 juillet, raconte-t-elle. « Les Fulanis ont déboulé, de nuit, sur des motos à longue selle, trois par moto, en hurlant « Allahou akbar ! » Ils ont brûlé les maisons. Tué ses quatre enfants sous ses yeux. »

Pour le philosophe, nulle dilection pour le dépaysement – a fortiori pour l'exotisme, assure-t-il. Il n'aime pas la guerre. Et c'est à peine s'il aime vraiment les voyages et les explorations, rejoignant sur ce point son devancier Lévi-Strauss. Il ressent plutôt une injonction à porter plus loin son regard que sur la ligne bleue du médiatiquement évident. Pose ? Peut-être, un peu, pas si sûr. Après le Nigeria, un autre théâtre d'opération où des valeureux tentent de résister aux nouvelles configurations de la barbarie : le Kurdistan. Retour sur ces terres qu'aime Lévy



©ALEXIS DUCLOS

et qu'il a immortalisées dans son documentaire, *Peshmerga*. « Dans ce Kurdistan syrien, tout en plaines, en longs villages à demi-construits et en puits de pétrole rudimentaires, il n'y a même pas de montagnes. Est-ce à dire qu'ils n'ont ici, pas d'amis du tout ? Je pose la question à Fawza Youssef, écrivaine, féministe et membre de la direction collégiale du Rojava. »

– Non, proteste-t-elle (...) Les démocraties sont nos amies. Et cette société-ci, celle que nous sommes en train de bâtir, est encore notre amie ». Pourquoi ?, s'enquiert Lévy qui évoque un « mélange d'horizontalité et de génie spartiate, de communalité écologique et d'internationalisme ». « C'est une société égalitaire, renchérit son interlocutrice. Elle ne tient compte ni des différences de religion ni des races. Contre la loi du patriarcat qui est la vraie maladie de l'islam, elle met femmes et hommes sur le même pied. »

Un père magnifique

2020 fut aussi l'occasion de retrouvailles avec le jeune président de

l'Ukraine démocratique, Volodymyr Zelensky. Séance de travail dans son bureau – « hyper kitsch ». « Il nous a invités à nous asseoir, avec Gilles Hertzog, à nos places pour ainsi dire habituelles. » La relative fragilité stratégique du grenier à blé de l'ex-Union soviétique, coincé entre un Ouest assez pleutre et un Est russe agressif, reste manifeste. « J'écoute Zelensky s'inquiéter de l'affaiblissement d'une Union européenne minée par ses indulgences avec Poutine, et se réjouir, en même temps, de la force du lien avec la France d'Emmanuel Macron. » Zelensky a été sous-estimé comme humoriste (son métier d'origine), mais il impressionne Lévy : « Domine une solidité narquoise et tranquille à laquelle je ne m'attendais pas. (...) Quant à nous, Occidentaux insoucieux, cette guerre oubliée d'Ukraine, sa tragédie au goutte à goutte (...), ses braves qui, deux heures avant minuit, continuent de monter la garde, devraient être notre remords ». Zelensky est juif et ce n'est pas anodin : le fait même que l'Ukraine l'ait choisi comme président signifie, aussi, que les démons du passé – n'en déplaise à l'insistante propagande de Moscou – sont en voie de désactivation. Récapitulons. À ce stade, alors que BHL s'appête à s'envoler pour Mogadiscio, sur les traces d'un des pires revers de l'Amérique face au djihadisme, désastre inaugural

de 1993 porté à l'écran par Ridley Scott, beaucoup risquent de demander : « Qu'est-ce qui fait courir cet intellectuel nanti ? »

Cela tombe bien : ce nouveau livre le montre (un peu) ouvert à l'introspection. Peut-être plus qu'à l'habitude. Avec Pasolini s'esquisse un début de réponse. « Bienheureux les fils dont les pères furent des héros ». Lévy reprend à son compte cette réflexion de l'écrivain frioulan. Il se reconnaît dans sa gratitude pour son ascendance et rend à son tour hommage à son géniteur, un père magnifique, André Lévy. Héros de la Résistance, dans la brigade de Diego Brosset partie à l'assaut de Monte Cassino, et, antérieurement, dès 1938, engagé volontaire en Espagne, dans les rangs des Brigades internationales. BHL ne s'est jamais montré en gibier de psychanalyse et il y a fort à parier qu'il n'apprécie pas trop ça, l'auto-examen. Mais là, avec l'évocation du père, et celle du vieux Malraux qui le pousse, en 1971, au Bangladesh, et, en prime, deux ou trois scoops sur ses lectures de jeunesse comme le trop décrié *Don Quichotte* du marrane Cervantes, l'écrivain donne un peu plus de précisions sur son « plan de vol » intime. Celui d'un aventurier sans repos, tenaillé par l'injonction de la réparation du monde. D'un Byron juif, en quelque sorte. ■

A. L.



©MARC ROUSSEL

PORTRAIT D'UN AVENTURIER, TENAILLE PAR L'INJONCTION DE LA RÉPARATION